

## TEMOIGNAGE DE ANNIE STEINER- FIORIO

### Une de ses anciennes élèves au lycée Duveyrier, à Blida,

J'ai connu le professeur Hadj Sadok au lycée ex-Duveyrier, à Blida, où je faisais mes études secondaires pendant la seconde guerre mondiale. Lycée de garçons à l'origine, il était devenu mixte après le débarquement des américains qui s'étaient installés à l'établissement de jeunes filles.

Excellent pédagogue qui savait nous communiquer son amour de la langue arabe, enseignant par vocation, Si L'Hadj m'a donné de solides bases dans cette langue que j'avais choisie pour le baccalauréat avec le latin.

Outre ses cours de grammaire d'une grande clarté, cours qu'il avait élaborés lui-même en partant, sans doute, de plusieurs ouvrages, il nous avait appris tous les modes de versification de la poésie arabe pour former notre oreille aux rythmes et ondulations de cette poésie.

Et j'ai encore en mémoire un poème de Tounadhir El Khansa appris par cœur il y a plus de 60 ans.

Bâtiment cossu où Si L'Hadj a formé des générations de lycéens, le lycée se situait entre le jardin Bizot et la place d'armes avec son kiosque à musique, la librairie-papeterie Mauguin très bien achalandée en fournitures scolaires (elle existe toujours), et, sur un côté dans une petite rue, des calèches à chevaux pour des promenades désuètes et agréables. Un peu plus bas se situait le Bois sacré, avec son marabout et ses oliviers, près duquel habitait la famille Hadj Sadok. J'ai pris des cours dans cette demeure pendant l'été qui a précédé mon entrée au lycée car, venant de Sidi Bel Abbès où je n'avais fait qu'un an d'arabe parlé, j'avais besoin d'une mise à niveau, ce dont Si L'Hadj a bien voulu se charger.

Et je me souviens que Madame Hadj Sadok m'apportait des pâtisseries faites par elle-même, ce qui soutenait mon attention d'une façon bien agréable. J'habitais alors un peu plus haut, l'ex-avenue de la Marne, chez ma tante et mon oncle qui m'avaient accueillie à la mort de mon père.

J'ai revu ce lycée l'année dernière ; il est mixte et bien entretenu. Une plaque en marbre, fixée dans l'entrée, donne la liste des martyrs anciens élèves du lycée ; parmi eux Abane Ramdane, Ali Boumendjel et tant d'autres, élèves de Si L'Hadj.

Dans ma classe nous n'étions que trois européens (Champier, Melle Ripoll qui étaient à côté de moi, et moi-même) et trois algériens (les deux fils du docteur Bachir, Hassen et Aladin, et leur cousin Abdellouhab) : les quatre garçons étaient à droite de l'allée, Melle Ripoll et moi-même étions à gauche de l'allée. Et pendant le cours, Si L'Hadj marchait dans la salle sans nous quitter des yeux afin que notre attention ne se relâche pas : personne ne pouvait tromper sa vigilance !

Ses cours, soigneusement préparés, étaient un modèle de rigueur et de clarté dans leur agencement et leur progression : énoncés, tableaux, règles de grammaire, tout était bien ordonné pour faciliter notre compréhension. Et pour la prononciation de ces sons nouveaux pour moi, de ces lettres dont il fallait restituer les nuances et l'emphase, sa patience était sans limite, sa rigueur était sans pitié. Il aimait et encourageait ceux qui travaillaient ; pour les autres il fallait qu'ils suivent. Je ne pensais pas, à l'époque, à quel point son enseignement me serait indispensable et bénéfique après 1962 où l'arabe est devenu langue officielle.

Merci, Si L'Hadj, de m'avoir donné les bases et l'amour de cette belle langue, et, puisqu'il m'arrive de la malmené régulièrement, je ne peux que vous dire : « pardonnez-moi, cher Maître ; Vous avez toute la reconnaissance, sincère et fidèle, d'une de vos anciennes lycéennes, Melle FIORIO».

Annie Steiner  
Alger, le 15 mai 2005

## TEMOIGNAGE - CONTRIBUTION DE BOULENOUAR ABDESSEMED

*Je remercie vivement ceux qui ont œuvré pour organiser cette rencontre destinée à un homme de talent, notamment mon ami Sadek Hadjeres. Je n'ignore pas les multiples difficultés rencontrées pour établir les contacts nécessaires malgré les moyens modernes de communication.*

Je suis heureux d'apporter ma modeste contribution pour exprimer ce que je sais sur cet homme, ce professeur exceptionnel dont je fus d'abord l'élève et ensuite l'ami.

El Hadj Mohamed Hadj Sadok est né à Kherba (Ain Defla) en 1908, un petit village qui signifie les ruines (ruines romaines). Etait-ce une raison qui explique la passion future de cet homme pour l'histoire et la géographie des lieux ! Sa famille appartient à une tribu qui a créé une Zaouïa destinée à assurer le gîte et le couvert aux adolescents de la région pour leur apprendre la Coran et les rudiments de grammaire et de droit musulman. Il apprit le Coran, richesse linguistique de premier *plan* qu'il a su préserver précieusement grâce à une mémoire prodigieuse qui lui servira ses études ultérieures. Il fréquente parallèlement l'école primaire à Ain Defla puis à L'EPS (Ecole Primaire Supérieure) à Miliana où il prépare le concours d'entrée à la *Medersa* d'Alger. Il obtint son diplôme en 1930, à l'âge de 22 ans ; les fonctions auxquelles donnait accès ce diplôme ne l'attiraient pas particulièrement. Il prépare alors le diplôme d'interprète judiciaire qui assurait à l'époque une fonction bien convoitée. Quelques années plus tard il demanda audience au magistrat chargé des nominations. Dès l'abord ce dernier lui posa la question : Et toi, qu'est-ce que tu veux ? Il répondit sur le champ : « démissionner ».

A la suite de quoi, il rejoint la France où il obtient aux langues orientales sa licence et son agrégation, ses études antérieures lui assurant des bases solides en langue arabe, il consacre son temps, à la faculté des lettres à l'investigation scientifique et aux méthodes de recherche au contact d'éminents orientalistes, tels Massignon, Niliau Marçais entre autres.

Au début de la seconde guerre mondiale il revient en Algérie où il exerce son métier de professeur successivement au Lycée de Sétif, puis au Lycée de Blida puis au Lycée de Ben Aknoun (annexe du Lycée Bugeaud). Ses collègues et plus ou moins amis à l'époque étaient Si Amor Dhina, Cherif Zohair, Ahmed Benhamouda et Hamza Boubaker directeur du journal *Es Salem* dont il ne partageait pas les points de vue.

Le professeur Hadj-Sadok passait souvent ses vacances à Miliana, ville millénaire, paisible et pleine d'histoire où les gens s'occupaient d'intellect plutôt que de négoce pour se consacrer à l'art du conte et de la narration.

En 1952, j'ai eu le bonheur et la chance d'être l'élève de Hadj Sadok à l'Institut d'Etudes Supérieures Islamiques où il était chargé d'enseigner la littérature arabe prévue au programme. Quelle révélation ! Le texte littéraire n'est plus seulement un pan de l'histoire ou de l'anecdote mais une discipline qui obéit à des règles d'investigation scientifique.

Chaque nom de personne, de lieu ou de tribu dans un texte en prose ou en poésie faisait l'objet de recherche pour être bien situé dans son contexte et donner ainsi un éclairage nouveau. Le goût de la littérature comparée naquit ainsi, permettant de comprendre les grands mouvements de la pensée et la rencontre des grandes civilisations. Les travaux sous forme d'exposés préalablement préparés nous ont appris la nécessité d'un travail bibliographique et

son exploitation rationnelle. Citer les sources d'un document faisait partie d'un travail rigoureux où l'honnêteté intellectuelle est fondamentale. Plus tard à la faculté des lettres d'Alger, j'ai eu la chance d'être initié à la technique de la traduction, exercice enrichissant, passionnant et laborieux pour le vocabulaire convenable. C'est ainsi que souvent la langue du 17<sup>e</sup> siècle constituait notre réservoir linguistique pour traduire les auteurs arabes. Le programme de licence comportait l'étude des géographes arabes qui ouvrait de larges perspectives. Je citerai quelques exemples lorsque je parlerai des publications du professeur.

En 1953 j'ai été élu représentant des étudiants au foyer de la Robertsau. El Hadj présidait le conseil d'Administration. Au cours d'une réunion au gouvernement général, la question suivante m'est posée : Comment expliquez-vous un déficit budgétaire durant le mois de Ramadhan ? J'ai répondu : la maison sert trois repas au lieu de deux habituellement. A midi il y a plus de musulmans que d'Européens au réfectoire, à 19h ils sont à peu près à égalité et à minuit il y a plus d'Européens que de Musulmans parce que le couscous au raisin sec les attire. « Ce n'est pas sérieux » me répond El Hadj.

En juillet 1954 notre chateh a été désigné pour accompagner la promotion sortante de l'Institut, dont je faisais partie pour le traditionnel voyage d'études en France. Après la visite de plusieurs régions de province, ce fut le tour de Paris. Le professeur connaissait parfaitement cette grande capitale pour nous faire découvrir, au cours des visites officielles, la beauté de ses monuments et de ses lieux illustres. Outre les visites officielles, souvent le soir, quand le groupe était libéré, deux ou trois étudiants dont moi l'accompagnaient dans le quartier pour bavarder avec lui, c'est ainsi qu'un soir, nous avons rencontré son ami, le professeur Rachid Boucheneb dont j'ai eu le plaisir de faire connaissance. Alors nous avons découvert l'homme qui nous a appris, grâce à son expérience, beaucoup de choses sur les lieux et les hommes dont certains étaient responsables politiques à l'époque. Nous avons retenu deux choses que je considère comme essentielles :

- Le respect des hommes et de leurs opinions sans porter de jugement de valeur.
- L'évolution et la libération d'un peuple ne peuvent se faire que par son éducation. C'est ce qu'il a essayé de faire avec courage et loyauté.

En 1956, lors de la grève historique, les élèves du Lycée franco-musulman de Ben Aknoun (devenu par la suite Amara Rachid) quittèrent l'établissement après un évènement tragique. Son proviseur, notre maître Ahmed Ibn Zekri décéda à la suite d'un choc. El Hadj M'hammed fut sollicité pour prendre la relève, en assurant la direction de ce lycée auquel on a rattaché le lycée de Ben Aknoun. El Hadj ne se doutait pas du travail colossal qui l'attendait : la direction de deux lycées énormes, un enseignement à l'Institut et à la faculté, la gestion et l'Inspection d'un corps enseignant de langue arabe à travers l'ancien département d'Alger. Tout ceci dans un contexte, on se souvient délicat et particulièrement difficile.

En 1960 il est nommé inspecteur général de l'Instruction publique à Paris.

---

## Ses publications :

Nous citons essentiellement trois :

### 1. Description du Maghreb et de l'Europe au III<sup>e</sup> / IX<sup>e</sup> siècle.

*Edition Carbonel. Alger. 1949.*

Extrait de

- كتاب المسالك والممالك

*de Ibn Khurradoladfi*, d'origine persane, haut fonctionnaire, chef de la poste et de l'information puis directeur général de ce service à Bagdad et à Samarra سُرْمَن رَأَى

Traité de géographie, le plus ancien livre arabe de géographie (272 / 885).

But de l'ouvrage : mettre à la disposition d'un public spécial (scribe et agents de la poste) un instrument pour l'accomplissement de leur tâche.

- كتاب البلدان

*de Ibn al Faqih al Hamadàm* d'origine persane aussi, a écrit une anthologie des poètes contemporains.

Mort en 290 / 903. Considéré comme le spécialiste des itinéraires et des relais. Trace des itinéraires, énumère des toponymies, fait un retour sur le passé des pays dont il parle et fournit des indications sur leur situation politique et même économique à son époque.

- كتاب الأعلام النفسية

*de Ibn Rustih*, arabe par sa كنية, persan par le nom de son aïeul originaire d' Ispahan.

Les extraits de son livre montrent qu'en orient au III<sup>e</sup> siècle de l'hégire on se faisait du Maghreb une idée bien vague.

Seuls les itinéraires paraissent établis avec quelque netteté.

C'était l'œuvre d'agents officiels, les agents du barid qui étaient chargés par le pouvoir central, d'assurer le service des postes et des renseignements généraux. Cette précision s'arrête à la province d'Ifriqiya, exactement à Kairouan.

### 2. Milyana

**et son patron (wali)**

**sayyidi Ahmed ben Youcef.**

*Edition OPU 1964.*

La préface de cette étude est de son ami Rachid Boucheneb « L'étude approfondie de M. Hadj Sadok qui saisit bien l'âme de sayyidi Ahmed Ben Youcef comble une lacune, non seulement dans la chronologie de l'Islam algérien au début des temps modernes, mais aussi dans le passé d'une ville chargée d'histoire et de spiritualité. »

### 3. al Idrissi

**Le Maghreb au 6<sup>e</sup> siècle de l'hégire (12<sup>e</sup> siècle après JC)**

**d'après Nuzhat al Muchtāk كزهة المشتاق**

*Coédition OPU –Publisud 1983.*

Dans l'introduction on lit :

« Pour les arabisants européens al Idrisi est le plus célèbre géographe arabe et celui auquel ils se sont le plus intéressés. De son principal ouvrage, ce sont eux qui ont réuni quatorze manuscrits dont dix sont conservés dans leur bibliothèque. Ce sont eux qui en ont repéré quatre dans les bibliothèques de Turquie, d'Irak, d'Égypte. L'occident musulman, sa patrie ne semble en avoir conservé aucun. Ce sont encore les arabisants européens qui du 10<sup>e</sup> /16<sup>e</sup> siècle à ce jour n'ont cessé leurs investigations afin de scruter sa vie et encore plus apprécier la valeur de son œuvre ».

Né à Sebtiya (ou à Titouan) en 493 /1099.

En plus de ses nombreuses publications El Hadj M'Hammed a collaboré à *l'Encyclopédie de l'Islam*, ce monument de connaissance, en rédigeant plusieurs articles qui font autorité.

Il s'intéresse également aux différents dialectes du pays ainsi qu'à la poésie bédouine qu'il appréciait particulièrement parce que faisant partie intégrante du patrimoine national.

Il nous encourageait à préparer des travaux en géographie linguistique. Tous ces travaux ont été arrêtés par la nouvelle vague des universitaires qui considèrent que la dialectologie n'est pas une science mais un produit colonial.

Pour conclure, je dirai que M'Hammed Hadj Sadok était incontestablement un pédagogue de talent. Il avait l'art de communiquer à des générations d'élèves et d'étudiants les subtilités de la langue à travers une méthode toute de rigueur dans laquelle l'honnêteté intellectuelle constituait une démarche permanente et essentielle.

Nous tous, ses élèves, avons été marqués par son enseignement et sa personnalité. Nous avons essayé d'être pour nos élèves ce qu'il fut pour nous. Avons-nous réussi ?

Je ne peux m'empêcher, dans cette brève conclusion, de faire un vibrant hommage à son épouse qui l'a accompagné sans faille dans sa vie pour lui permettre de réaliser de grandes choses, a su apporter, grâce à son intelligence fine et son savoir faire une contribution qui a tant apporté aux autres.

BOULENOUAR ABDESSEMED

Mai 2005, Paris